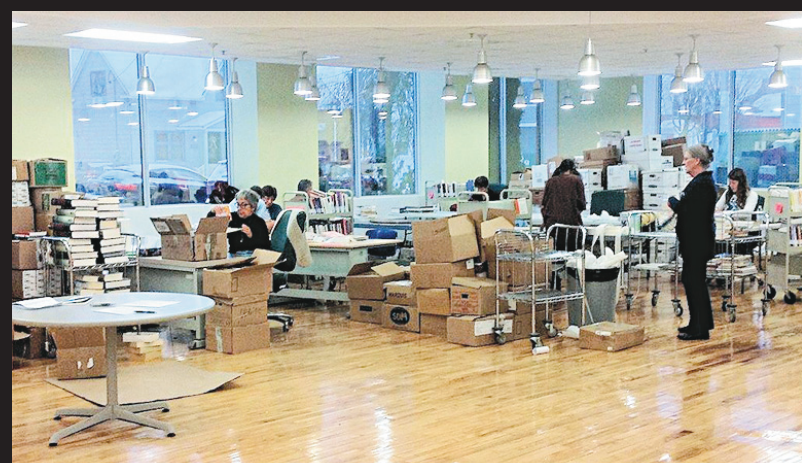


LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 MAI 2014



Le cœur aux ouvrages



La nouvelle bibliothèque de Lac-Mégantic «sent le neuf». Rayonnages impeccables, bouquins classés à l'équerre dirait-on, plancher de bois luisant : mais pour ouvrir la médiathèque Nelly-Arcan, dans l'édifice rénové et pimpant de l'ancienne fabrique de lingerie féminine Canadelle, il a fallu trier des dizaines de milliers de dons. Visite d'une biblio pleine, en quelque sorte, de livres cadeaux.



«Les gens ont une notion romantique comme quoi «ça fera plus de livres à la bibliothèque». Ce n'est pas ça, ce n'est pas une question de quantité. Ça prend des livres à jour, capables de répondre aux besoins de toutes les clientèles.»

PHOTOS: JACQUES DOSTIE

CATHERINE LALONDE
à Lac-Mégantic

C'est une bibliothèque de la générosité, faite de dons venus du Québec comme de l'autre côté de la frontière. Ils étaient nombreux et faisaient la file dimanche pour la visiter. Et se réinscrire — 1000 abonnés revenus en quelques jours, alors qu'en 2013 la biblio en comptait 2500, pour une population de 6000 habitants — puisque toutes les données sont parties en fumée un certain 6 juillet, quand un train de pétrole fou a déraillé en plein centre-ville. «C'étaient des retrouvailles, raconte avec l'énergie de la passion Lucie Bilodeau, bénévole membre du CA et de l'hyperactif comité de relocalisation. Y'a pus de place en ville pour se retrouver. Y'avait le Dollarama et le Musi-Café... Ici, ça se serrait dans bras dimanche. Ça arrivait à 14 h. On s'est dit: ça va rouler. Pantoute. Y'étaient encore là à 16h10. Y se parlaient, se

prenaient, s'embrassaient.» Jusqu'à créer un heureux problème de gestion de succès, entre autres dans la salle des enfants — X-box, lecteur DVD, quatre tablettes, gracieuseté du club des Lions, et quelques milliers de livres.

Quelques milliers, parmi les 35 000 documents déjà sur les étagères, surtout donnés. Parce qu'un «flou artistique» entoure encore les possibles remboursements des assurances, le directeur Daniel Lavoie a préféré aller de l'avant, reconstruire la bibliothèque sans attendre la clarification de la situation. Les bons Samaritains ont été nombreux. Mais leurs élans, si on écoute les histoires des employés et des bénévoles, n'ont pas toujours été simples à gérer.

En masse

Imaginez. L'Université Laval, par l'entremise de son association étudiante, a envoyé 30 palettes — en «langage de transporteur», ce sont 50 000 livres. La directrice des éditions XYZ, Dominique Lemieux, a organisé une collecte

auprès de diffuseurs et d'éditeurs: 15 palettes de livres. Un Sherbrookoïse a légué sa collection, impeccable, de 1500 bandes dessinées. BANQ a envoyé des titres québécois; les musées, des livres d'art, des catalogues d'exposition, des monographies. Sans compter toutes les petites collectes, d'organismes ou d'individus. «On a aussi des éditeurs qui ont donné des livres, mais à 700 ou 800 exemplaires pour chaque titre, indique le directeur. Des invendus, je ne sais pas. On les a redistribués aux écoles et aux garderies.» D'autres bouquins en excès seront donnés à Cultures à partager. «Ça a fait le bonheur de plusieurs.» Tout en complexifiant énormément le travail de l'équipe.

«Y'a deux volets à la générosité, indique Lucie Bilodeau, en pesant ses mots. C'est plate ce que je vais dire, mais le plus dur, c'a été l'arrivée en masse des livres. On a perdu le contrôle. Sérieusement. Toute la ville était désorganisée. On cherchait des locaux. On a su par la télé que la Ville de Québec nous faisait envoyer deux camions de 45 pieds de livres. Arrivés, les gars ont

dit: «Videz ça pendant qu'on va dîner. Nous autres, on repart avec nos trucks.» La madame TVA filmaït, fallait sourire. Pis c'était pas toute du beau. Des Petit Robert trop vieux, qui tiennent avec du tape gris... Des Protégez-vous de j'sais pas quelle année... Y'a beaucoup de gens qui en ont profité pour vider leurs vieux stocks. T'as un laps de temps limité pour gérer ça. Tu peux pas payer trop d'entrepôts. On s'est fait passer des roulottes, mais l'automne s'en venait, et l'hiver allait maganer les livres...»

Certains ouvrages, précise Daniel Lavoie, tombaient en morceaux dès qu'on les ouvrait. Il a vu des manuels scolaires des années 50, des atlas avec l'URSS et les deux Allemagnes, de la psycho pop, «de l'ésotérisme et des anges, assez pour remplir tous les rayons», et beaucoup, beaucoup, beaucoup trop d'exemplaires de certains best-sellers de «Marie Laberge, Danielle Steel, Janette Bertrand, Michel David, Mary Higgins Clark, Au nom du père et du fils»...

VOIR PAGE F 2 : OUVRAGES



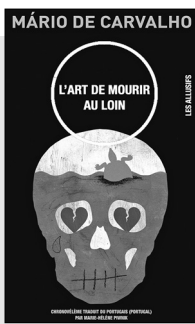
Une lettre d'amour posthume signée
Gaétan Soucy
Page F 3



Cent ans plus tard,
Romain Gary
Page F 5

LIVRES

LA VITRINE



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'ART DE MOURIR AU LOIN

Mário de Carvalho
Traduit du portugais
par Marie-Hélène Pivnik
Les Allusifs
Montréal, 2014, 127 pages

En usant ici encore du «chronovèle», une œuvre littéraire où s'intercalent les genres, l'écrivain portugais Mário de Carvalho se fait sciemment marginal. Et marginalité il y a dans le ton hautement ironique de ce roman-feuilleton érudit et perspicace, qui expose les hauts et les bas d'un couple en éclatement. Scénario classique? En apparence, car au moment de séparer leurs biens, Arnaldo et Bárbara entament une dispute sur le sort... de leur tortue. La pauvre bête sera le point de bascule du récit et l'élément déclencheur d'une série de scènes cocasses (tentatives d'adultère, réunions insolites, hold-up raté) servant l'intrigue première. Très présent, volubile, l'auteur-narrateur commente l'action, interpelle le lecteur, critique en filigrane la société lisboète. Si certains pourront être rebutés par les constantes digressions, où pleuvent de délicieuses exagérations, celles-ci portent pourtant toute la charge virtuose du romancier. Au lecteur de juger si cette satire de l'amour moderne, au verbe philosophique puisqu'elle étudie la vacuité humaine, a valeur de sentence.

Geneviève Tremblay



ROMAN POUR ADOS

EUX
Patrick Isabelle
Leméac
Montréal, 2014, 112 pages

L'intimidation n'est pas qu'une embêtante réalité de cour d'école. C'est un drame, un scandale, un assassinat. Ce bref et dérangeant roman de Patrick Isabelle nous le fait ressentir avec véhémence. Son narrateur-personnage principal, un jeune ado normal lâchement agressé dès son entrée au secondaire, est criant de vérité en racontant sa tristesse, sa détresse, sa douleur, sa profonde solitude et son incompréhension. «Pourquoi moi?», s'exclame-t-il, sans obtenir de réponse et sans qu'on lui vienne en aide. Ses phrases sont courtes, pantelantes, cadencées par l'horreur de sa situation, habitées par la tragédie ultime qui s'approche de plus en plus à chaque mot. Les scènes de violence et de cruauté sont insoutenables, mais justes. «Un roman-choc, aussi troublant qu'essentiel», annonce l'éditeur. Cette fois, c'est vrai. Le lecteur, comme le personnage, ne peut qu'avoir mal à l'âme et s'écrier «plus jamais ça!» Le gouvernement libéral dit vouloir lutter contre l'intimidation. Qu'il impose cette lecture à tous ceux qui ont un lien avec l'école.

Louis Cornellier



BANDE DESSINÉE

LE JARDIN D'ÉMILE BRAVO
Emile Bravo
Les Requins Marteaux
Paris, 2014, 80 pages

Il est habile, le coquin. Il fait aussi ce que l'on appelle du neuf avec du vieux en exposant avec une maîtrise impeccable des codes narratifs et graphiques de l'univers classique de la bédé franco-belge, comme on dit, celle des années 50. Sur ceux-ci, il colle un cynisme, une impertinence, une causticité, une charge critique et politique que cette tradition littéraire n'avait certainement pas. Il détourne aussi les grands classiques: Spirou, Black et Mortimer, Gaston... Et tout ça, finalement, devient très marrant. En témoigne, une fois de plus, cet assemblage inédit de planches imaginées par cet auteur alternatif qui dévoile l'univers créatif aussi paradoxal qu'engagé de ce drôle d'Emile Bravo. On y croise une autopsie de la délocalisation, de la folie du nucléaire, du racisme ordinaire, de l'occupation des territoires et des esprits, mais aussi une esthétique impeccable, un raffinement comique, un détournement brillant des codes qui donnent envie de dire à ce Bravo: Chapeau!

Fabien Deglise

Promotion à l'achat de trois livres

1^{er} 10% de rabais*
2^e 15% de rabais*
3^e 20% de rabais*

Du 26 avril au 25 mai 2014

*Rabais à partir du prix courant et ne peut être jumelé à toute autre promotion. Livres en stock seulement, à l'exception des livres scolaires et d'informatique.

le Parchemin
CRÉATEUR DE BONHEUR DEPUIS 1966

Berri-UQAM, 505, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2L 2C9, Tél. : 514 845-5243
librairie@parchemin.ca



SOURCE HACHETTE

Une case tirée de *Les Pieds Nickelés font fortune*

Au royaume des perdants sympathiques

FABIEN DEGLISE

Il a déjà été en couleur, mais ça n'a pas duré plus qu'une planche. Il a illustré une nouvelle intitulée *Rasta! Rasta!*. Il a même parlé d'*«acide bleue pas bonne»* dans la revue contre-culturelle *Maimmise*. Et tout ça, et bien plus encore, se rappelle désormais au bon souvenir du présent, en format intégral.

Michel Risque a été le premier héros moderne de bande dessinée, dit-on, ce que tient à souligner La Pastèque en rassemblant aujourd'hui l'œuvre complète sortie des cerveaux délurés et enfumés de Réal Godbout et Pierre Fournier. C'était en 1975 dans les pages du journal *La Barre du jour*. L'objet a été baptisé *Michel Risque*. L'intégrale. Le volume 1 sort mardi prochain. Le personnage y passe d'un coup sec de perdant sympathique à figure patrimoniale de l'univers bédéesque du Québec. Un retournement de situation délicieusement grotesque, à l'image des retournements de situation qui ont rythmé son existence et ses aventures dans les années 1970 et 1980.

«Dès sa première apparition, Michel Risque est un héros. Dans le vrai sens du terme, écrit Sylvain Lemay, directeur du programme de bédé de l'Université du Québec en Outaouais (UQO), qui préface ce fragment de patrimoine. Regardez-le parcourir la planète à la poursuite de méchants. Il y a du Tintin et du Bob Morane en lui.»

C'est peut-être un peu fort de café. Mais le lecteur peut en juger par lui-même depuis 2005, année où l'éditeur mont-

réalais a réédité les grands pans de cette œuvre jusque-là épuisée. *Le savon maléfique*, *Le perroquet jaune*, *Latitude zéro* et autres aventures de cet anti-héros trouvaient alors une nouvelle résonance dans le présent, en montrant des rides, mais pas trop.

Toutes ces planches se retrouvent désormais dans l'intégrale, accompagnées des planches inédites réalisées par le duo. Toutes sauf une: celle réalisée en novembre dernier dans *Le Devoir des écrivains* et qui a marqué, en plaçant Risque dans le cadre de la commission Charbonneau, un retour remarqué du personnage capable encore d'être toujours pertinent au présent.

Un trio avec ça?

La figure du perdant divertissant a visiblement le vent dans les voiles en ce moment dans l'univers de la bédé. témoigne la réédition massive en France en ce moment des aventures des *Pieds Nickelés*, drôle de trio né en 1908 dans les pages de *L'Épatant*. L'auteur Louis Forton est leur géniteur. René Pellos a pris la relève ensuite dans les années 40.

C'est sous sa plume que l'on retrouve d'ailleurs Filochard, le petit bagarreur, Croquignol, le fin finot, et Ribouldingue, le barbu ventru, dans *Les Pieds Nickelés font fortune*, bouquin qui permet de renouer avec des planches publiées en 1948 et 1949 dans le *Journal des Pieds Nickelés*.

La réédition a avant tout valeur historique, avec ses aventures dans la pure tradition de la bédé «à la fran-

Résumé des épisodes précédents: Michel Risque sort du bois.



SOURCE LA PASTÈQUE

Une case tirée de *Michel Risque*. L'intégrale (volume 1)

çaise» — un texte posé sous l'image, sans bulle — et sa construction d'un monde foncièrement anarchique dans lequel les trois lascars vont développer autant leur sens de la survie que celui de la contestation. Et ce, dans un tout bien lointain qui lui aussi par moments laisse poindre quelques fragments de modernité.

Le Devoir

MICHEL RISQUE
L'INTÉGRALE (VOLUME 1)
Réal Godbout et Pierre Fournier
La Pastèque
Montréal, 2014, 192 pages

En librairie le 13 mai

LES PIEDS NICKELÉS
FONT FORTUNE
René Pellos et Corrald
Hachette
Paris, 2014, 54 pages

OUVRAGES

SUITE DE LA PAGE F 1

«Les citoyens sont attachés à leurs livres», explique Stéphane Legault, président de l'Association des bibliothèques publiques du Québec et bibliothécaire en chef à Boisbriand. Ils ne veulent pas les envoyer au recyclage, ils aiment qu'ils aient une deuxième vie. Il reste une valeur sentimentale aux livres qui fait qu'on ne veut pas qu'ils meurent tout de suite. Mais la majorité de ce qu'on reçoit en dons, quand on est une bibliothèque, est inutilisable. Les gens ont une notion romantique comme quoi «ça fera plus de li-

vrés à la bibliothèque». Ce n'est pas ça, ce n'est pas une question de quantité. Ça prend des livres à jour, capables de répondre aux besoins de toutes les clientèles.»

Cette manne qui a déferlé sur Lac-Mégantic a obligé les bénévoles à réagir, souvent dans l'ur-

Il y a aussi de petits bogues à réparer dans le système informatique, le tournant numérique à achever

gence. Il y eut de grandes corvées de tri, où chaque livre a été examiné et évalué. Le directeur en a fait, parfois assis au sol d'un entrepôt, et plus intensivement

de juillet à mars. Une petite librairie, «notre vente de feu», comme le souligne avec une ironie noire Daniel Lavoie, a permis de vendre d'août à novembre pour 16000\$ de livres à 50 c ou à 1 \$. «Ya des gens qui venaient quasiment tous les jours. On recevait des dons presque quotidiennement. Faut dire que ça faisait presque un an qu'il n'y avait plus de librairie.»

Le résultat aura valu tous ces efforts.

Même si la bibliothèque est encore déséquilibrée. Les rangées de généalogie demeurent vides. «Il manque des classiques, la philo; les Grecs anciens, j'ai presque rien, liste Daniel Lavoie. Le documentaire, les essais. Les sciences exactes, c'est maigre: la section voyage est plus large. Les DVD, j'en ai seulement 900, on en avait 4000.» Il y a aussi de petits bogues à réparer dans le système informatique, le tournant numérique à achever. «L'entrepôt De Marque nous avait promis 300 titres numériques, mais ça reste à confirmer.» Il reste aussi les supports à vélo et les cendriers à installer, «mais ça, c'est la Ville qui s'en occupe, rappelle Lucie Bilodeau, pis mettons qu'ils ont d'autres priorités. Et on a une médiathèque ouverte.» Et ils en sont fiers.

«Moi, je me donne corps et âme ici, poursuit M^{me} Bilodeau, faque je le vois pas», le deuil, le premier anniversaire qui approche. «C'est ça que je souhaite au monde, de se trouver... quelque chose. Quelque chose à faire. Et la médiathèque, ce que ça dit, c'est faites-nous confiance. Faites confiance aux gens. On va reconstruire.»

Le Devoir

Trois printemps pour la fête des amoureux des meurtres

CATHERINE LALONDE

Au moment où s'ouvrent enfin tulipes, narcisses et muscaris, la troisième édition du festival de littérature policière Les Printemps meurtriers revient aussi, à Knowlton. Trois ans, c'est fort jeune pour un festival, mais la directrice artistique et auteure de polars Johanne Seymour estime qu'elle a réussi à créer un lieu de rencontre pour les amateurs et artisans du genre. «Je l'avais fait pour nous aider, nous rassembler, et j'ai déjà une reconnaissance du milieu et des auteurs.»

Lors de l'édition 2013, le petit festival a connu une croissance de 80% de son achalandage en festivaliers par rapport à l'année précédente. «On avait tenté des activités en deux salles, mais on n'a pas encore assez de spectateurs pour les diviser. Je suis revenue à une salle cette année.» Un lieu unique, donc, où se rencontreront des auteurs de polars pour parler livres, personnages, démarches, mais surtout pour parler d'écriture.

«Le lecteur, même la personne ordinaire qui ne lit pas tant que ça, est fasciné par le processus d'écriture. Le polar compte beaucoup d'amoureux: c'est une forme populaire, un genre rassembleur, et les gens sont curieux de voir les bibittes qui écrivent ça. Les questions partent tous azimuts, du plus pointu au général. L'an dernier, on a eu une table ronde sur la ponctuation, qui a suscité une vague d'enthousiasme. Quel plaisir de voir une virgule devenir une star, par les questions du public et les échanges entre auteurs. Les spectateurs ici font partie de la boucle de la conversation. On veut les faire lire, aussi, alors ça doit rester convivial. Notre but, c'est d'être des passeurs.»

Cette année, la directrice artistique «a gâté» l'auteure en elle en se posant comme participante lors d'une table ronde sur le personnage avec l'auteur danois Jussi Adler-Olsen et le collègue au *Devoir* et néanmoins auteur François Lévesque. «Ce qui m'intéresse, précise-t-elle, c'est d'explorer le personnage du narrateur, poursuit Seymour. C'est loin d'être simple. On va discuter de la naissance de nos personnages fétiches: celle des enquêteurs, ou celle d'un meurtrier, pas simple à inventer quand tu n'as tué personne...»

À surveiller: la leçon de maître de Maureen Martineau, qui a signé moult pièces pour le Théâtre Parminou, s'attardera sur la structure dramatique. Aussi, la discussion entre Martineau, Laurent Chabon et Michel Jobin sur les métiers qu'ils ont pratiqués avant d'être écrivains abordera les traces laissées dans l'écriture par ces origines. «Chabon, je crois, vendait des déchets métallurgiques... Ces sujets, c'est une façon de démythifier l'écriture, sans laisser croire pour autant que tout le monde peut prendre la plume.» L'expert en sciences judiciaires François Julien analysera des scènes de crime où la «lecture des projections de sang» a été déterminante au déroulement de l'enquête. Entre autres.

Le volet off, qui s'adresse aux jeunes lecteurs — «je prépare mon futur public...» —, accueille Sophie-Catherine de Vailly, Chabon et Patrick Sénécal. «Le défi, c'est de se renouveler continuellement dans un milieu quand même petit, précise Johanne Seymour, de ne pas devenir le festival de deux ou trois auteurs, d'une clique. J'aime cette notion de famille, plutôt, cette confrérie que le festival a créée.»

Le Devoir

À Knowlton, du 15 au 18 mai

Soirée à la librairie Paulines

Conférence de
Gabriel Ringlet
La voie des moines-poètes

Jeudi 15 mai 19 h 30

Gabriel Ringlet
Effacement
de Dieu
La voie des moines-poètes



Albin Michel

Contribution suggérée: 5 \$

Beaucoup plus qu'une librairie!
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

photo: Anne d'Huart



Paulines
LIBRAIRIE

SODEC
Québec

LITTÉRATURE



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Comme œuvre posthume, l'auteur Gaétan Soucy laisse une longue lettre d'amour où les forces et les affres de la passion sont décortiquées avec intensité et précision.

Le malentendu



DANIELLE LAURIN

C'était le souhait de Gaétan Soucy, lui qui n'avait pas publié de roman depuis plus de dix ans quand il est mort en juillet dernier à l'âge de 54 ans: lancer ce printemps *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime*. Un objet littéraire hybride, fascinant, d'une rare intensité, qui résonne sans doute autrement du fait de la subite disparition de l'écrivain. Difficile, comme le souligne dans la préface de l'ouvrage l'éditrice Brigitte Bouchard, de passer à côté du caractère « autobiographique et testimonial » de ce texte qui se lit comme une longue lettre d'amour. L'auteur de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (Bozréal, 2000), par ailleurs professeur de philosophie au cégep Édouard-Montpetit jusqu'à sa mort, « devient » ici Philippe... professeur dans un collège et écrivain reconnu. « En outre, précise l'éditrice, la lecture symbolique de ce texte intime lié au parcours personnel de Gaétan Soucy révèle sa folle espérance d'un amour suprême, ultime, utopique. »

Amour utopique: c'est la base même de cette lettre. Mais on ne peut que constater du même coup à quel point l'absolu de l'amour tel que souhaité par l'alter ego de l'auteur s'avère tragique. Comme chez les grands écrivains de la passion.

Comme chez Stefan Zweig, notamment. Avec qui on voit aussi une parenté dans le style. Certaines phrases semblent y faire écho: « Il y avait déjà une place en moi pour toi, dès le début. » Ou: « Tu étais exceptionnelle dans ma vie. J'entends que tout en ta personne allait dans le sens de ce que j'avais désespéré de rencontrer jamais. »

Parenté aussi dans la précision et l'intensité avec lesquelles sont décortiquées les forces et les affres de la passion. On pense entre autres au caractère obsessionnel, presque maladif, de la sublime *Lettre d'une inconnue* (Payot), publiée par l'écrivain autrichien en 1922. Mais aussi au malaise extrême ressenti à la lecture de *La confusion des sentiments* (Le Livre de poche). Même si l'histoire relatée par Gaétan Soucy a sa propre particularité. Comme toutes les histoires d'amour.

D'une façon plus terre à terre, mais aussi plus tordue, on peut, en poussant à la limite, voir s'immiscer à notre insu des images du film américain *Fatal Attraction*, avec Michael Douglas et Glenn Close. Quand on tombe sur ceci, entre autres: « Tu as rompu unilatéralement notre relation, c'est le moins qu'on puisse dire. Bien entendu, tu avais le droit de le faire. Seulement, a-t-on toujours le droit de faire ce qu'on a le droit de faire? »

Il y a, dans la lettre de Philippe, une forme de projection,

« Mes carnets sont remplis de phrases destinées à toi et que tu ne liras jamais. Tâchons plutôt de viser à l'essentiel. »

Extrait de *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime*

dans le sens de projeter sur l'autre les sentiments que l'on ressent pour lui. Il y a une forme de confusion, de délire. Il y a, au nom d'un absolu, ce refus, cette impossibilité d'accepter la rupture, cet acharnement à vouloir poursuivre une relation au-delà de la volonté de l'autre.

Les comparaisons s'arrêtent là. Il n'y aura pas de lapin dans un chaudron. Pas de meurtre. Nous sommes dans un tout autre univers, un tout autre contexte.

Âmes sœurs, âmes jumelles

Un professeur de collège, donc, un écrivain reconnu, sans âge défini mais dont on apprend qu'il fait partie des meubles de l'établissement, écrit à son aimée. Précision: Amélie a 18 ans, elle est étudiante au collège où il enseigne.

S'il se montre un amoureux fiévreux, il ne s'empêche pas pour autant d'adopter un ton paternaliste avec elle, mettant sur le compte de sa jeunesse certaines de ses réactions. Y compris la décision qu'elle a prise de mettre fin à leur relation: « Ta décision péchait par sa radicalité (la jeunesse). Où ton âge en effet peut jouer, c'est que tout l'apparaît trop rapidement définitif. »

Mais ce sur quoi il insiste surtout, c'est sur leur gémellité. On reconnaît là, bien sûr, un des thèmes récurrents de l'œuvre de Gaétan Soucy, omniprésent dans son chef-d'œuvre, *La petite fille...*

Philippe fait constamment allusion aux traits communs qu'il aurait avec Amélie. Dès la première fois où il l'a vue, insiste-t-il, il a senti qu'il existait entre eux « une mystérieuse et profonde consonance », autrement dit: « que nous rimions, pour ainsi dire, cela m'a tout de suite parcouru comme un frisson. »

Puis, à propos des lettres qu'ils se sont écrites: « Notre correspondance de ces mois-là contient de part et d'autre des merveilles. Cela — je le mentionne en passant — nous l'avons réussi ensemble. » Il envisageait d'ailleurs avec elle « le projet d'une expérience d'écriture gémellaire. »

Ils étaient devenus inséparables, ils étaient PA, pour Philippe/Amélie. Il dit comprendre en un sens pourquoi elle a voulu rompre: « nous nous devions par trop envahissants (non pas toi m'envahir moi, ni moi t'envahir toi, mais PA envahissait PA, nous nous encombrions et nous nuisions). »

Pour la même raison, parce qu'ils sont jumeaux, il ne peut se résoudre à renoncer à leur relation: « Mais ne plus te voir,

convaincu que je suis de notre gémellité, ça non. »

Tout du long, il analyse leur relation, argumente, fait appel à Spinoza, Descartes, Platon... Il échafaude toutes sortes d'hypothèses pour tenter de comprendre et d'excuser le comportement d'Amélie. Et surtout, par tous les moyens possibles, il cherche à la faire changer d'idée.

De notre côté, nous ne savons pas qu'elle est la part d'invention dans tout cela. Que s'est-il réellement passé entre eux? Pourquoi sa douce l'a-t-elle quitté au juste?

L'autre côté de la médaille

Après la lecture de cette lettre dont Gaétan Soucy disait lui-même qu'elle contenait « une charge émotive immense », l'écrivain Alberto Manguel lui a conseillé d'imaginer quelle pourrait être la réponse d'Amélie. Non seulement Gaétan

Soucy s'y est mis mais, après sa mort, son éditrice, avec l'accord de la fille de l'écrivain, a demandé à quatre autres auteurs de rédiger leur propre version de la réponse d'Amélie.

Ce qui ressort des lettres de Sylvain Trudel, Catherine Mavrikakis, Pierre Jourde et Suzanne Côté-Martin: à vous de voir... Mais vous dire tout de même que, malgré leurs divergences, malgré leurs différents degrés de dureté ou de douceur, elles rejoignent la réponse qu'a lui-même concoctée Gaétan Soucy: « Oui, tu demeureras sans doute la grande rencontre de ma vie. Elle a cependant reposé sur un malentendu, tu sais cela désormais. »

N'OUBLIE PAS, S'IL TE PLAÎT, QUE JE T'AIME

Gaétan Soucy
Notabilia
Paris, 2014, 94 pages

Le livre sera en librairie le 14 mai

Une soirée hommage à Gaétan Soucy se tiendra à la librairie Gallimard à Montréal le 15 mai, à 17 h 30, avec Sayaka Ehara-Soucy, fille de l'auteur, Sheila Fischman, traductrice, Brigitte Bouchard, éditrice, et Vera Michalski, présidente du groupe Libella.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Magie noire

Claude Grenier signe une tortueuse plongée sentimentale au cœur de l'Afrique

CHRISTIAN DESMEULES

Deuxième partie d'une trilogie amorcée avec *Le souffle de Mamywata* (Leméac, 2011), *Un Faux-Blanc* nous ramène Joseph Markovsky, producteur et réalisateur québécois de documentaires de 50 ans, au cœur de ses propres ténèbres dans une grande ville de l'Afrique de l'Ouest. Un peu secoué après ses déboires amoureux avec la « princesse touareg dévastatrice » Aminata et le « mauvais pas » qui aurait pu lui être fatal au Bénin, Markovsky a échoué à Yaoundé, la capitale du Cameroun. Installé sur le continent africain depuis quatre ou cinq ans, il vivote un peu, en attendant le financement d'un projet de documentaire sur les en-



fants de la rue de Douala, une autre grande ville du Cameroun.

Il se refait une santé en solitaire, essayant tant bien que mal d'oublier les femmes, jusqu'à ce qu'il fasse la rencontre d'une beauté sauvage de 33 ans, Rose, mère de trois enfants. Une femme qui le subjugué, dont l'identité réelle demeure un peu floue, autant pour le lecteur que pour Joseph, à la fois narrateur et protagoniste du roman.

Sûre d'elle, prête à tout, Rose lui prédit qu'elle sera « la dernière femme de sa vie ». À la lumière des événements tragiques qui ont traversé la vie du protagoniste en Afrique, l'affirmation contient une vraie part d'ambiguïté, sonnante à la fois comme une promesse et comme une menace.

Malgré la raison, malgré les mises en garde, Markovsky s'enfoncé. Aveuglement? Envitement? Magie noire? On a parfois l'impression qu'il a choisi d'appliquer à la lettre cette phrase de Louis Scutenaire: « Préférez un mensonge agréable à une vérité déplaisante. » Markovsky, on le comprend, est un homme fragilisé par son passé récent, qui le pousse à faire de mauvais choix — voire à laisser

les autres choisir à sa place.

Peu à peu, tout se détraque, et le quinquagénaire, qui a consenti à épouser la Camerounaise, sent vite le tapis lui glisser sous les pieds. Sa « lionne indomptable », bien attachée à sa proie, lui en fera voir de toutes les couleurs.

Réalisateur à la télévision de Radio-Canada, Claude Grenier a lui-même travaillé près d'une dizaine d'années en Afrique, au Bénin et au Cameroun notamment. *Un Faux-Blanc* nous fait ainsi pénétrer dans l'Afrique du quotidien, ses nuits tropicales, son velours noir, ses « gens de la nuit » qui s'accrochent au pouvoir.

Grenier prête à son narrateur une voix intime capable de récits autant que de réflexions, apte à exprimer le désarroi

tout en cultivant aussi un certain suspense. Et tandis que son identité se dissout dans l'éthérée africaine, c'est une petite descente aux enfers qui attend Joseph Markovsky. Une plongée qui risque de culminer, on l'imagine, dans le troisième volet de cette trilogie romanesque. Si l'exploration des méandres de la passion amoureuse y reste un peu superficielle, l'auteur parvient à installer et à maintenir un efficace climat d'inquiétude: s'agit-il d'un traquenard sentimental? Les paris sont ouverts.

C'est une amie qui, peut-être trop tard, lui ouvre les yeux sur sa situation, celle d'un « Faux-Blanc ». C'est-à-dire celui qui veut vivre comme un Noir en Afrique et qui « finit par se prendre pour un Noir et par perdre son identité. Oubliant sa couleur de peau, il est persuadé que les Africains, eux aussi, l'oublieront, ce qui n'est pas du tout le cas. »

Collaborateur
Le Devoir

UN FAUX-BLANC

Claude Grenier
Leméac
Montréal, 2014, 296 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS
Du 28 avril au 4 mai 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	1/4
2	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2 La biscuiterie	Michel David/Hurtubise	2/6
3	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1 Un mariage...	Michel David/Hurtubise	3/6
4	Gaby Bernier • Tome 3 1942-1976	Pauline Gill/Québec Amérique	4/6
5	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	6/3
6	Isa • Tome 1 L'île des exclus	Sergine Desjardins/Guy Saint-Jean	8/3
7	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 9 Mirages	Anne Robillard/Welkam	5/12
8	Le secret de Lydia Gagnon	Claire Pontbriand/Golette	10/6
9	Les héritiers du fleuve • Tome 1 1886-1893	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	-/1
10	Louise est de retour	Christine Brouillet/Homme	7/10

▼ Romans étrangers

1	Une autre idée du bonheur	Marc Levy/Robert Laffont Versilio	-/1
2	Central Park	Guillaume Musso/XO	1/5
3	Muchachas • Tome 2	Katherine Pancol/Albin Michel	2/4
4	Muchachas	Katherine Pancol/Albin Michel	5/10
5	Le chardonneret	Donna Tartt/Plon	4/16
6	Moi, Michael Bennett	James Patterson Michael Ledwidge/Archipel	7/2
7	La nuit leur appartient • Tome 2 La désirer, c'est la condamner	Sylvia Day/Michel Lafon	3/4
8	La vie en mieux	Anna Gavaldà/Dilettante	10/2
9	L'élisir d'amour	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	-/1
10	Les filles peintes	Cathy Marie Buchanan/Marchand de feuilles	-/1

▼ Essais québécois

1	Poing de mire	Normand Lester/Homme	1/3
2	La revanche des moches	Léo Clermont-Dion/VLB	2/4
3	Contes et comptes du prof Lauzon • Tome 5 La vraie nature...	Léo-Paul Lauzon/Michel Brûlé	7/2
4	Légendes pédagogiques	Normand Baillargeon/Poètes de brousse	-/1
5	Miser sur l'égalité	Miriam Fahmy Alain Noël/Fides	-/1
6	Paradis fiscaux : la filière canadienne	Alain Deneault/Écosociété	4/10
7	Derrière l'état Desmarais : Power	Robin Philpot/Baraka	6/2
8	Meurs de province	François Ricard/Boréal	9/6
9	Le prochain virage	François Tanguay Steven Guilbeault/Druide	8/8
10	La fin de l'État de droit?	Frédéric Bérard/XYZ	-/1

▼ Essais étrangers

1	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard	1/8
2	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL	2/27
3	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito	3/12
4	Construire l'ennemi. Et autres écrits occasionnels	Umberto Eco/Grasset	4/2
5	Le nouvel art de la guerre, Dirty Wars	Jeremy Scahill/Lux	-/1
6	La plus belle histoire de la philosophie	Luc Ferry Claude Capelier/Robert Laffont	8/12
7	Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir...	Boualem Sansal/Gallimard	-/1
8	L'art de la thérapie	Irvin D. Yalom/Galaade	-/1
9	L'indien malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones...	Thomas King Daniel Poliquin/Boréal	6/10
10	Un air de liberté. Variations sur l'esprit du XVIIIe siècle	Chantal Thomas/Payot	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

SIMONE CHAPUT

Un vent prodigue

PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA 2014
PRIX CHAMPLAIN 2014

Leméac offre ses félicitations à Simone Chaput, lauréate du Prix des lecteurs Radio-Canada et du prix Champlain pour le roman *Un vent prodigue*.

« C'est un récit prenant que nous offre l'écrivaine franco-manitobaine Simone Chaput. [...] Un grand souffle traverse ce roman qui englobe les enjeux de la planète aussi bien que les humains qui doivent y faire face. »

Monique Roy, *Châtelaine*

514.524-5558 lemec@lemec.com

Conseil des arts du Canada

© Cindy Proulx

LIVRES

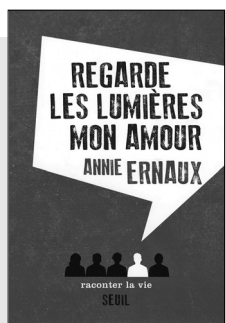
UNE NOUVELLE COLLECTION REPOSE LA QUESTION : EST-IL POSSIBLE DE FAIRE RÉCIT DU RÉEL ?



ESSAI

LE PARLEMENT DES INVISIBLES
Pierre Rosanvallon
Seuil
Paris, 2014, 74 pages

L'essai introductif du projet, qui inclut une collection de petits livres, propose de rebâtir une communauté de citoyens qui se préoccupent mutuellement les uns des autres. «*Démocratie narrative*», dit Rosanvallon, inaugurant une série qui veut enquêter largement dans le quotidien, provoquer la lecture, les affinités et la discussion. Ce sont ses analystes qui nous en donneront le cadre. En attendant, l'historien revisite en la survolant l'histoire de la littérature sociale, dite réaliste et concrète, en valorisant l'exemple américain. Il y oppose notre «*individualisme de singularité*» contemporain, émancipé, revendiquant l'histoire propre plus que la condition. C'est l'échec des constructions idéologiques qui confronte la sociologie, tout autant que l'histoire et la démocratie. À quoi répondent les récits, les vies minuscules de Pierre Michon ou des hommes infâmes de Michel Foucault. Des quidams, on attend.



RÉCIT/ESSAI

REGARDE LES LUMIÈRES MON AMOUR
Annie Ernaux
Seuil
Paris, 2014, 72 pages

Attachante Annie Ernaux! Dans un hypermarché géant, on la suit, vivante et lasse, au milieu de la marchandise, sensible aux humains amochés par le commerce si peu équitable. On a tous vu ce que l'écrivaine consigne dans son journal. On bute pourtant contre ces objets quotidiens de l'économie mondialisée, qu'on nous oblige à consommer. Ernaux parle pour nous: «*Je ressentais une excitation secrète d'être au cœur même d'une hypermodernité dont ce lieu me paraissait l'emblème fascinant.*» Qui a vécu les années 1970 sait comme elle que ces entrepôts à rayons se sont «*dégradés*». Tout a changé, même les visages. C'est plus qu'un témoignage sur «*une communauté de désirs*», ce marché de silhouettes aux caddys variés; une réflexion sur la foule, les strates sociales, les visages, les lieux de contrôle, la corvée dans l'abondance et la démesure du consumérisme.



ESSAI

LA FEMME AUX CHATS
Guillaume Le Blanc
Seuil
Paris, 2014, 75 pages

Ce philosophe raconte l'histoire d'une employée de l'impôt qui, pour équilibrer sa vie, a ouvert un élevage de chats. L'idée est qu'«*il faut élargir le regard sur la vie et faire entrer d'autres genres de vies dans nos mondes*». Les chats, par exemple. Il y a un côté moral à ce parallèle entre la culture de l'animal domestique et la culture de soi, qui débouche sur des statistiques. L'objet est flou quant au destinataire. Quant au message humaniste, il positive fortement, sous couvert de connivence avec l'animal, l'adaptation au bobo social par un autre soin.



FRED DUFOUR AGENCE FRANCE-PRESSE

L'ambition de relayer les silences de 70 millions d'individus paraît de nos jours illusoire avec les réseaux sociaux où tous se racontent.

Raconter la vie, la petite vie, la vraie vie

«*Le roman vrai de la société d'aujourd'hui. Soyez-en les personnages et les auteurs.*» Sous cet appel, une collection et une plateforme interactive de récits «*vrais*» sont nées. Le pilote du projet est l'historien des idées Pierre Rosanvallon, professeur au Collège de France, assisté d'une équipe de sociologues et d'éditeurs.

Texte et vitrines de Guylaine Massoutre

«*Vous aussi, rejoignez la communauté!*», lit-on d'emblée sur le site citoyen Raconterlavie.fr, «*le Parlement des invisibles*», ces Français qui se sentent oubliés, incompris, exclus du monde des gouvernants, des institutions et des médias, ou mal représentés. Cette plateforme ambitieuse accueille des récits qui illustrent directement la vie, «*équivalent d'un Parlement des invisibles pour remédier à la mal-représentation qui ronge le pays*». Ce partage d'expérience réussira-t-il à enrayer la morosité des Français, la grogne et l'insatisfaction?

C'est comme un grand cahier de doléances ouvert au peuple malheureux. L'entreprise se dit «*indissociablement intellectuelle et citoyenne. Raconterlavie.fr a aussi une dimension morale, car il encourage l'intérêt pour autrui.*» Rendre visible. Résister. Trouver du sens. Mieux conduire son existence, l'insérer dans un contexte politique. Rendez-vous sur le site Raconterlavie.fr: cela vaut la peine de voir.

Qui sont-ils?

Ils sont historien, sociologue, chercheur, éditeur et webmestre à l'animer. Ils donnent à lire des inconnus, qui racontent un mal-être, une épreuve, une réussite ou un échec, une crise passagère ou

durable, un changement de métier, d'état, une journée, une tranche de vie. Pas un parcours qui soit irreprésentable. Mais livrer ces pans de réel sans voile ni effet, est-ce possible? Est-ce utile? Qui veut quoi? Comment sélectionner, et classer? Est-ce intéressant?

L'ambition de relayer les silences de 70 millions d'individus paraît illusoire. Le très politique Pierre Bourdieu avait été plus circonspect, et avait pourtant produit le bou-

Cette littérature d'autoportraits, volontairement terre à terre mais en réseau, sera-t-elle thérapeutique?

versant *La misère du monde* (Seuil) avec son équipe de Chicago, en 1993. Aujourd'hui, les quidams se racontent partout, via la Toile, sans préambule, avec flash, ailleurs gonflant les cotes d'écoute. On veut du vrai, du direct, du brut, de l'émotion. Les écrivains, qui peaufinent les contextes, on les trouve compliqués...

À Raconterlavie.fr, on précise: il y a une éthique, un but: lire des récits clairs et ordonnés. Vous? Devenez auteur, blogueur, faites-vous une bibliothèque virtuelle. Trouvez des liens. Des prolongements. Des références. Des petits livres. Fraternelisez. Ce n'est pas rien.

Mais est-ce quelque chose, cette société de témoins?

Sur la plateforme

Pour les éditeurs, l'important est ce qui bouge: lieux, emplois, flux, solutions pratiques. Un fond légitime et senti, attendu, pas nécessairement cliché. Du directeur à la femme de chambre. De l'intermittente du spectacle au chômeur. Du maître-nageur au séminariste. Du routier à la fille d'immigrés. Du conducteur de métro au déserteur. De la malade à l'épicière. De l'ouvrière à l'avocat. Du séropositif à la chanteuse de bar. De l'emballeuse de cartons à Montreuil au pêcheur breton. Du bipolaire aux échoués de nos performances de tout acabit.

Mais qu'est-ce qu'«*un vrai roman de la société*»? Séparation, métier méconnu, entre-deux-mondes, passion, manque de respect, réorientation, les catégories sont aléatoires, quoique reliées. Rosanvallon attend le chef-d'œuvre qui renouvellera la vision, le projet politique, et pourquoi pas la littérature en tant qu'utopie, sinon lien social? En attendant cet événement, la curiosité et l'empathie déploieront-elles la Cour des Miracles, le souk humain? À surfer sur la plateforme, à force de nous chercher, la multitude réagencée nous tendra-t-elle notre vrai visage? Ou faudra-t-il saisir un masque?

Qui participera à ce chantier démocratique, aux règles strictes à respecter? Cette encyclopédie sociale refondera-t-elle le collectif ébranlé? On peut en douter, mais lui donner sa chance. L'équipe éditoriale, sept personnes dont l'historienne des

États-Unis Pauline Peretz, veut dépasser les bonnes intentions: cette formule, pour le moment parmi d'autres, allie le Web, le papier et un haut niveau de compétence à tous les paliers.

Une collection sur papier et eBook, au Seuil, vient s'ajouter pour quelques euros à cette plateforme. Les libraires guideront-ils le lecteur vers ces auteurs un à un, que la complexité humaine, tout autant que sociale, n'aura pas rebuté? Annie Ernaux a brillamment lancé cette collection (voir vitrine). Or on sait tous qu'elle se raconte à merveille dans l'histoire collective. Elle fédère à elle seule une communauté.

Cette littérature d'autoportraits, volontairement terre à terre mais en réseau, sera-t-elle thérapeutique? Politique? Beaucoup de questions se posent d'emblée. Le modèle de Balzac, de Zola, des grands romanciers réalistes anglais, américains, et ici et là de par le monde, n'est-il pas dépassé? C'était hier. Avait-on assimilé la théorie de la relativité? Internet et Facebook? L'humain ferait-il un seul progrès en raison? La réalité était-elle unifiable? Catégorisable? Et qu'en était-il de ce sujet vivant, plein de contradictions, qui désire et qui parle, qui veut et qui dit non?

Fragiles appartenances, disent les sociologues, et pas seulement eux. En effet, on sait les risques d'effondrement. Mais apprend-on de l'Histoire? Enfin, ce sujet qui maîtrise la langue lèvera-t-il, grâce à quelques exemples soutenus par des utopistes de l'université, de vraies solidarités?

Collaboratrice
Le Devoir

La vie tumultueuse d'un chat « spécial »

AMÉLIE GAUDREAU

Pour son premier essai dans les parages de l'enfance, l'auteure Marie-Renée Lavoie ne s'aventure pas dans des ruelles bien périlleuses avec cette épopée d'un chaton maigrichon égaré en forêt, puis propulsé dans la vie urbaine et ses dangers.

Celle qui a connu le succès critique et public avec son premier roman, *La petite fille et le vieux* (XYZ, 2010), fait montre d'un réel talent pour la prose s'adressant aux bons lecteurs du primaire et, dans une moindre mesure, aux adultes friands d'histoires comiques de chats... aussi bien dire tous ceux qui s'attachent trop à des vidéos de félins sur la grande Toile...

On rigole beaucoup à la lecture de ce récit à la première personne de Ti-Chat, le plus petit d'une portée de neuf rejets, que sa maman qualifie de «*spécial*» avant qu'il ne s'aventure loin de sa pouponnière quelque part près de Baie-Saint-Paul. Après avoir marché «*deux ou trois millions de kilomètres*», il se retrouve à «*l'autre bout du monde, assurément pas loin de l'Australie*», dans la famille aimante de Petite Fille, sa maîtresse attentionnée et prompte à le nourrir de thon dès

qu'il semble ne pas bien aller.

C'est que le jeune félin, abimé par son errance prématurée, a tendance à frôler la mort plus souvent qu'à son tour. Parce que son petit cœur n'est pas bien fort, mais surtout parce qu'il se retrouve dans des situations improbables, dont il arrive à se sortir grâce aux alliés que deviendront la colonie de fourmis du coin, le petit voisin d'en face et le redoutable matou miteux de la ruelle.

Ces mésaventures (qui se terminent bien...) racontées à hauteur de petites pattes sont livrées dans une langue vive, chargée d'un lot de métaphores amusantes et sertie de références culturelles qui feront sourire les grands. L'auteure a d'ailleurs réservé à ces derniers une section de «*scènes coupées*» au montage. Elle s'est aussi risquée, au bonheur des lecteurs, à enrichir son récit d'illustrations de bonshommes allumettes, qui ajoutent un supplément d'âme et de rire qui se prend bien.

Le Devoir

LA CURIEUSE HISTOIRE D'UN CHAT MORIBOND
Marie-Renée Lavoie
Hurtubise
Montréal, 2014, 175 pages



Mieux vaut tard

L'auteure de *Rosa candida* revient avec un roman sur une trahison amoureuse

GILLES ARCHAMBAULT

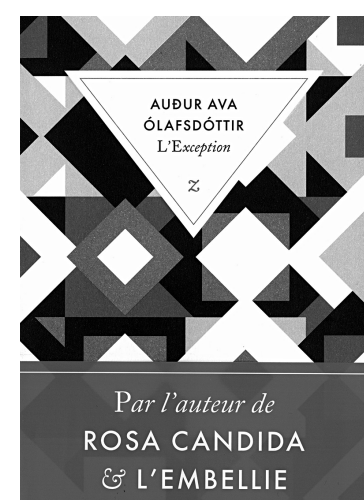
Je n'ai pas encore rencontré une personne qui aurait conservé un mauvais souvenir de sa lecture de *Rosa candida*, d'Audur Ava Ólafsdóttir. Ce roman qui nous parlait d'une Islande méconnue et de personnages ingénus avait, et a, ce qu'il faut pour séduire les lecteurs de tous les horizons, à la fois les distraits qu'appâtent les *best-sellers* et les autres qui estiment que tout a déjà été écrit et qu'on gagne à relire ses classiques.

Puis, il y a eu pour les francophones que nous sommes *L'embellie* (Zulma, 2012), roman dans lequel le charme jouait toujours. Quelle merveilleuse idée que de présenter ce personnage féminin qui n'aime pas tellement les enfants s'enfuyant dans une nature déchainée avec un petit garçon autiste!

Dans *L'exception*, Audur Ava Ólafsdóttir nous présente dès la première page de son roman ce qui en sera le sujet. Une femme apprend de la bouche de son mari qu'il la quitte pour vivre avec l'homme qu'il aime. Il fait sa révélation la veille du Premier de l'an pendant qu'il verse le champagne. Le couple vit ensemble depuis onze ans. Ils ont deux jumeaux de deux ans et demi. Le lâcheur s'appelle Flóki, porte le même prénom que son amant, au reste ami du couple.

«*On se souvient de la souffrance l'espace d'une demi-journée; c'est le poète qui lui confère sens et durée*»

Extrait de *L'exception*



dit la narratrice, elle m'aurait retourné que la souffrance alliée au désir était précisément à la base de toute créativité.»

Point de pathos

Comme Perla est aussi romancière, il n'est pas étonnant que notre femme laissée pour compte estime que son amie pourrait ajouter «*On se souvient de la souffrance l'espace d'une demi-journée; c'est le poète qui lui confère sens et durée*». Le lecteur qui se serait attendu au récit attendrissant d'un amour trahi sera déçu par le ton même du roman.

L'exergue de Nietzsche éclaire le tout. «*Nous voulons être les poètes de notre vie et d'abord dans les choses les plus modestes et les plus quotidiennes*», écrit-il dans *Le gai savoir*. Audur Ava Ólafsdóttir,

elle, parle toujours du quotidien, mais en y relevant ses aspects les plus incongrus. Si les deux jumeaux du couple sont évoqués avec bonheur, s'ils ont une présence qui ne doit rien à la convention, étant bien réels, ils ne nuisent en rien à l'entrée dans la trame romanesque du père génétique de l'héroïne, personnage aussi peu vraisemblable qu'il soit possible d'imaginer. Si notre romancière nous entraîne avec bonheur dans ce développement qui pourrait paraître pour le moins inusité, c'est justement parce qu'elle a choisi dans sa description de la trahison amoureuse de ne pas avoir recours au pathos. Perla devient, à mesure qu'on lit *L'exception*, la conscience de notre romancière, celle qui la regarde écrire et qui donne son avis sur la conduite de l'intrigue. Et sans lourdeur aucune.

Ai-je ressenti l'envoûtement que m'avait procuré *Rosa candida*? Je n'en sais rien. Il faudrait que je consulte Perla pour en décider. Attendez onze ans comme Flóki? J'en suis incapable. Quand un livre me plaît, j'en parle toutes affaires cessantes.

Collaborateur
Le Devoir

L'EXCEPTION
Audur Ava Ólafsdóttir
Traduit de l'islandais
par Catherine Eysjöfsson
Zulma
Paris, 2014, 338 pages

LIVRES

ROMAIN GARY

L'avantage d'avoir 100 ans et d'être mort

GILLES ARCHAMBAULT

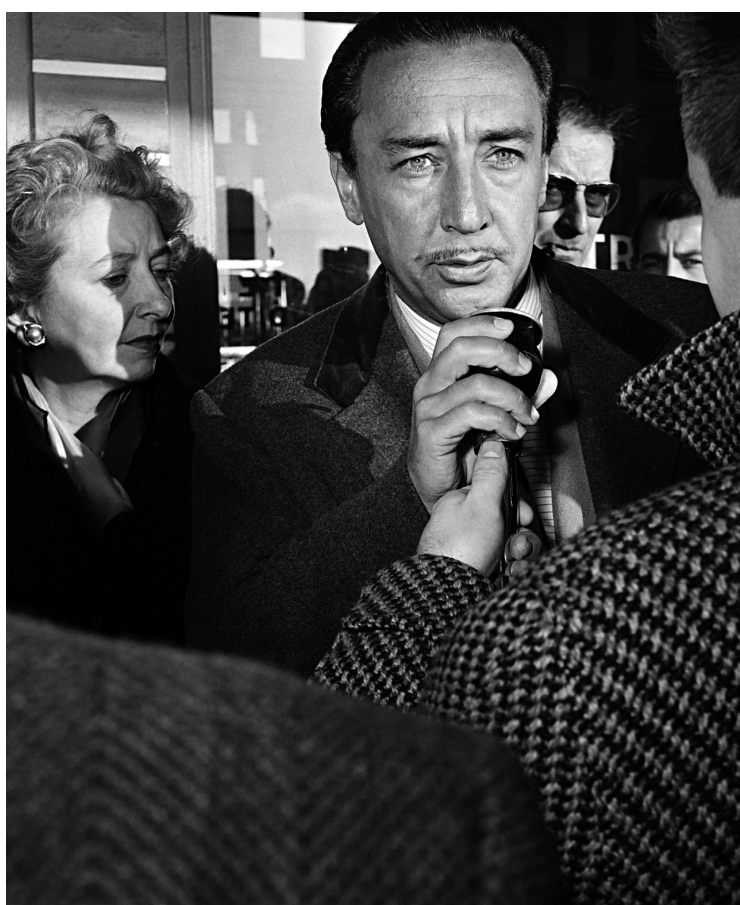
« Les morts sont toujours de braves gens », chante Brassens. Je ne suis pas de ceux qui croient qu'il faille le déplorer. Surtout s'il s'agit de centenaires ou de bicenténaires. On n'est pas regardant en la matière. L'actualité se charge du reste allègrement.

Dans le cas qui nous occupe, il s'agit de Romain Gary. Écrivain qui avait l'avantage et l'obstacle d'être aussi une personnalité. Plus pipeule, tu meurs! dirait-on. Mais mort, il l'est depuis le 2 décembre 1980. Mort dont il s'est lui-même occupé. Il suffit de le lire pour ne pas en être étonné. Pourquoi pipeule? Il s'est fabriqué un destin à la Hemingway, une vie se déployant auprès des vedettes d'Hollywood autant que dans le jet-set européen. Je l'imagine aisément se dépatouiller dans ces milieux, briller l'espace d'une soirée, mais n'en pensant pas moins. Avec en plus un passé de résistant, un passage dans la diplomatie, un saut dans le cinéma et une réputation d'homme à femmes. Si, avec ce palmarès, vous n'obtenez pas qu'on parle de vous, c'est qu'on vous en veut!

Le lire, me direz-vous, mais n'est-il pas indispensable de le faire puisqu'il s'agit justement d'un écrivain? Pas si sûr. Tellement occupé à sortir les éloges de circonstance et à vivre, on oublie ce qui doit bien être l'essentiel, l'œuvre.

Un aveu: dès l'abord, les romans de Gary m'ont semblé un peu légers, non pas à cause des thèmes qu'ils abordaient, mais à cause de leur écriture qui me paraissait presque bâclée. Je l'avoue sans honte, je n'ai jamais été un lecteur avide de lire le dernier prix Goncourt. De même ne suis-je pas un inconditionnel des Nobel. Aussi les deux Goncourts qui ont couronné les romans de notre auteur ne signifiaient rien pour moi. Un moment de la vie littéraire tout au plus. Pourquoi estimai-je que les romans de Gary ne tenaient pas la route?

Je ne sais plus, pour dire le vrai. Sûrement parce qu'on y trouve des traces de romans populaires, des facilités. Je les ai lus en leur temps, certains d'entre eux en tout cas, à un moment où, en Occident francophone en tout cas, le romanesque était mal vu. Il y avait eu Sartre, il y avait eu Sarraute. Il fallait se méfier de l'imaginaire, et surtout pour le



L'écrivain Romain Gary, accompagné de son épouse, répond aux questions des journalistes à son arrivée à l'aéroport d'Orly à Paris, en décembre 1986.

romancier n'être pas romancier. Dans mon cas, autre chose. Que Kléber Haedens, critique alors en vue et qui frayait dans la droite littéraire avec Antoine Blondin, Roger Nimier et Bernard Franck, en dise pis que pendre, je m'en battais l'œil. J'ai toujours lu à droite comme à gauche, ne suivant que mes instincts. Mais j'étais réticent, point à la ligne. J'étais fasciné, ébloui plutôt par Buzzati, Stendhal, Diderot, et tutti quanti.

Quand est arrivée l'affaire Émile Ajar, j'ai été agacé. Qui était donc ce faux nouvel écrivain? Ce subterfuge littéraire était un piège à cons, une façon de tirer vers la lumière aveuglante de l'actualité une activité solitaire, l'écriture.

Gros-Calin pas plus que *La vie devant soi* ne m'a paru convaincant. Pour moi, ce roman était ce que le théâtre de boulevard est au théâtre tout court. Le trait me paraissait souvent forcé, à la limite du chiqué. Le personnage de Madame Rosa, surtout, semblait relever d'une convention pour moi parfaitement étrangère. Dans le cinéma d'avant la télévision et Internet, il y avait toujours dans les films des scènes propres à susciter les éclats de rire ou d'émotion, des mo-

ments où les personnages « attendaient », comme au théâtre les comédiens ne reprennent leurs rôles qu'au moment où les spectateurs se taisent et ne battent plus des mains. Il y avait de cela dans Ajar.

La smrt aux trousses

Mon chemin de Damas (ou de Gary) a commencé vers 1975. Cette année-là paraissait *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*. Ce roman, dont le titre est pour le moins maladroit, raconte le désarroi d'un industriel aux prises avec l'obsession du déclin sexuel. Certes pas un « grand roman ». Plutôt d'un appel de détresse. Son personnage, Jacques Rainier, consulte les médecins, tout à sa panique. Pourra-t-il encore aimer? Dans un langage qui a pu paraître cru à l'époque, Gary ne parle, en évoquant le spectre de l'impuissance, que de l'approche du néant. Les dialogues sont incisifs. A preuve, ce que dit en consultation au personnage le spécialiste d'endocrinologie: « *Votre prestige est en jeu naturellement — ah! le prestige! — et si vous débandez, c'est la perte de face, la fin d'une réputation de grand baiseur, la dévalorisation, monsieur, la dévalorisa-*

Romain Gary en cinq dates

1914 Naissance de Roman Kacew à Vilnius, en Russie.
1928 Établi à Nice avec sa mère, il souffre de l'antisémitisme ambiant.
1956 Son cinquième roman, *Les racines du ciel*, remporte le prix Goncourt.
1978 Il remporte un second prix Goncourt pour *La vie devant soi* sous le pseudonyme « Émile Ajar ». Le subterfuge ne sera dévoilé qu'après sa mort.
1980 Romain Gary met fin à ses jours en se tirant une balle dans la bouche.

tion. Vous êtes acculé à l'aveu.»

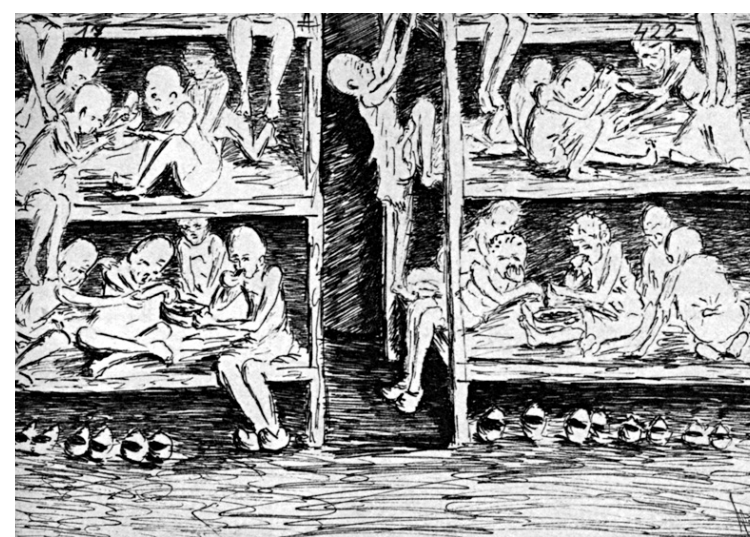
Cette lecture m'a porté, à l'occasion de la parution dans la collection « Quarto », sous le titre de *Légendes du Je*, à revenir à Gary. N'étant plus tout à fait menacé par quelque terrorisme, j'étais à même de faire mon miel d'une écriture franche, dont j'appréciais les libertés et même les facilités. Pour *Sganarelle*, *Clair de femme* et peut-être aussi *Lady L*, des romans à lire assurément pour peu qu'on ait de l'existence une conception qui laisse place à un sens de la beauté, de l'audace. Un « hymne à la vie », comme disent les gens pressés. Romain Gary, très peu homme de lettres ou, si l'on y tient, d'une façon fort contemporaine. On l'inviterait à *Tout le monde en parle*. C'est vous dire.

Inédits

Chez Gallimard, on annonce la parution pour cet anniversaire de deux livres. Le premier est un roman inédit de 1937, refusé alors par tous les éditeurs, qu'a déniché le collectionneur, Philippe Brenot, *Le vin des morts*. Le second, *Le sens de ma vie*, un entretien enregistré par Jean Faucher, à une époque où la télévision de Radio-Canada avait des sous, de la culture et de l'imagination.

Vous le savez comme moi, il n'y a qu'une façon de célébrer la mémoire d'un écrivain. Le lire. Dans ce cas précis, rien n'est tellement compliqué. Il a été « foliorisé » à tire-larigot. Si vous n'êtes pas pressé, il y a deux Pléiades à venir, on ne sait quand.

Collaborateur
Le Devoir



Dans les baraques d'Auschwitz (1945-1946), un dessin d'Helga Weissová.

Auschwitz à travers des yeux d'enfant

CAROLINE MONTPETIT

À 84 ans, elle a l'âge qu'Anne Frank aurait aujourd'hui. Et comme la célèbre petite Néerlandaise tuée dans un camp de concentration nazi, elle est allée à Auschwitz. La différence, c'est qu'Helga Weissová en est revenue.

La Tchèque Helga Weissová vient de publier le journal et les dessins qui l'ont accompagnée, à partir de l'âge de neuf ans, dans le ghetto juif de Terezin, puis dans les camps de concentration d'Auschwitz et de Mauthausen, où elle a été déportée. « *Chaque déporté avait droit à 50 kg de bagages* », écrit-elle sous un croquis qui illustre l'arrivée de la famille à Terezin. Dans son bagage, la jeune Helga avait apporté un peu de matériel pour peindre.

En 1941, alors qu'elle vient d'arriver à Terezin, Helga fait son dernier dessin d'enfant: un bonhomme de neige. « *Je l'ai envoyé en secret à mon père, dans la caserne des hommes, et il m'a répondu: "dessine ce que tu vois"* », écrit-elle.

Alors que le journal d'Anne Frank se terminait au moment de l'arrestation de la famille par les nazis, celui d'Helga l'accompagne dans sa détention. A Terezin, elle raconte comment les Allemands déguisent l'endroit en station thermale lorsqu'ils sont contraints d'accepter une visite de la Croix-Rouge internationale: on peint les maisons, on pose de l'herbe, on organise une fanfare. La mascarade ne dure pas. Le père d'Helga est déporté et elle ne l'a jamais revu. La petite fille et sa mère sont envoyées à Auschwitz. « *Et nous qui nous plaignions de Terezin. Allez, c'était un vrai paradis en comparaison de ceci* ». Sur le dessin qu'Helga fait d'une baraque d'Auschwitz, les corps sont émaciés, tracés en noir et blanc.

À Mauthausen, où elle est ensuite envoyée, l'adolescente qu'elle est devenue sait que ses jours sont comptés. « *Peut-être que la guerre sera aussi bientôt finie. Mais même si cela arrive la semaine prochaine, nous ne vivrons pas jusque-là* », écrit-elle, en patientant pour entrer dans la douche, qui pouvait aussi être une chambre à gaz. « *Ce n'était pas la chambre à gaz, poursuit-elle, soulagée... Et nous avons gardé nos cheveux. Rien que des douches, avec de l'eau merveilleusement chaude et assez de temps pour nous laver* ».

Lorsqu'elle apprend que les nazis du camp de Mauthausen ont capitulé, Helga est au



Ce que je voudrais pour mon anniversaire II (1943). « Ce que je désirais par-dessus tout: rentrer à la maison, à Prague », écrit Helga Weissová.

camp tzigane. « *Je ne rêve pas, je suis bien éveillée, debout sur mes deux jambes derrière les barbelés du camp des Tziganes, et là-haut, au-dessus de l'entrée principale de Mauthausen, je vois flotter un drapeau blanc! Le drapeau de la paix* ».

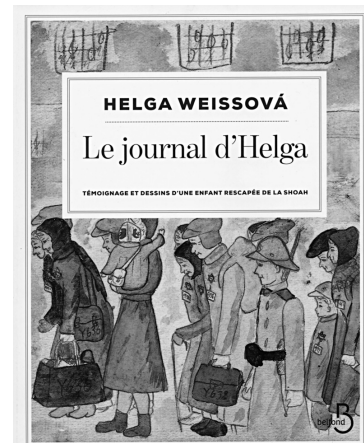
La nuit du 21 mai 1945, elle porte une robe propre cousue dans un drap SS. Le train en provenance de Mauthausen entre en gare à Prague, seize jours après sa libération. « *Debout, le front collé à la vitre, je sens de grosses larmes couler sur mes joues. Larmes de joie et de bonheur. Enfin Prague, Prague dont j'ai tant rêvé. Enfin chez moi!* », écrit-elle.

Là, Helga Weissová réside toujours dans la maison qu'elle habitait avec ses parents avant la guerre. Revenue, elle s'est mariée, a eu deux enfants, et trois petits-enfants. Elle est artiste peintre.

Le Devoir

LE JOURNAL D'HELGA

Helga Weissová
Belfond
Paris, 2014, 264 pages



Tragédie sur un mode estival

GILLES ARCHAMBAULT

Il y a quelques lustres, Brigitte Bardot évoquait non sans quelque talent une plage abandonnée du côté de Saint-Tropez. La chanson avait son charme, bien léger, on le concède. Je l'ai fredonnée malgré moi en lisant *La maison Atlantique* de Philippe Besson.

Ce n'est pas de la Côte d'Azur qu'il est question ici mais, comme le titre le laisse supposer, d'une région proche de l'île de Ré. Le narrateur, jeune garçon de seize ans, accompagne bien malgré lui son père dans ce séjour estival. Il aurait de loin préféré se joindre à des camarades de son âge pour marquer de façon plus autonome ce qui lui apparaît comme la fin de l'enfance. À la première page du roman, il nous apprend que, « *de toute façon, la compassion n'est pas [son] genre* ». Ce qu'est son genre, on le découvrira petit à petit.

Le père, notoirement infidèle, est veuf depuis deux ans et ne le déplore que du bout des lèvres. Ce qui ne l'empêche pas de tenir à ce que son fils ait de la « morale ». S'il lui laisse une certaine liberté, il accepte mal qu'il ne rentre pas dormir sous le toit paternel. Face à la résidence secondaire qu'ils habiteront pour ces vacances que ni le fils ni le

père ne souhaitent, vient s'installer un jeune couple. La femme est belle, le mari nettement falot.

Comme les nouveaux arrivants n'ont loué que pour deux semaines la petite maison qu'ils occupent, le séducteur de profession passe rapidement à l'action. Cécile, la jeune inconnue, s'ennuie avec Raphaël, amoureux peu affirmé mais loyal. Le professionnel de l'entourloupe sentimentale sait y faire. En moins de deux, il instaure un système de duperies. Peu lui chaut que cette passade ait ou non des répercussions.

Mettre en péril un couple, c'est un souci qu'il n'a pas le moins du monde. Des roueries, il y en aura. Le narrateur, qui se cherche, ayant même une expérience homosexuelle qui ne le convainc qu'à moitié, ne tarde pas à découvrir les stratagèmes lamentables de son père. Un père dont il n'a jamais accepté le comportement vis-à-vis de sa mère, dont il ne cesse de déplorer la mort. À sa façon. Ne pas oublier que la compassion n'est pas son truc.

Un jour, le mari gênant s'absente pour une affaire

urgente. Les amants ont donc toute licence pour se donner rendez-vous une fois de plus. Cécile a bien quelques scrupules, elle ne déteste pas son Raphaël, ne veut pas l'inquiéter, mais le père sait se montrer convaincant. Le fils, de plus en plus indigné, accueille le « *tierzo incommodo* » en le mettant au parfum de la liaison. Je n'ai pas le droit de vous dire comment se termine l'affaire. Ce serait trahir l'auteur et le lecteur éventuel que vous serez peut-être.

J'ai toutefois celui de dire qu'il s'agit d'un roman bien ficelé, à la française, dans la lignée des livres réussis de Françoise Sagan, par exemple. On en ferait un film agréable. D'ailleurs, *Son frère*, roman de notre auteur, a été adapté avec succès par Patrice Chéreau en 2003. Le découpage, chapitres courts, dialogues brefs, tout paraît relever du découpage cinématographique.

On pourra trouver que Philippe Besson a trop recours à ces phrases sans verbe. Le style télégraphique, ainsi qu'on disait avant l'ère des SMS, peut devenir un tic. D'autant que l'auteur a parfois tendance, lorsqu'il s'en défait, lorsqu'il utilise un rythme plus lent, à alourdir sa phrase par des ajouts qui paraissent superflus.

Vous avez aimé? vous demandez-vous peut-être. Rai-

sonnablement. À aucun moment ai-je été ennuyé. Ni bouleversé non plus. Il y a souvent beaucoup de longueurs dans les livres qui comptent, des apartés, des moments dans lesquels on sait que l'auteur a voulu tout dire au risque de perdre son lecteur. Rien de tel ici. Du meilleur Sagan, vous dis-je. Les mondanités, les voitures de sport, en moins. Et les côtes vendéennes, pas la Riviera du jet-set.

Collaborateur
Le Devoir

LA MAISON ATLANTIQUE

Philippe Besson
Juliard
Paris, 2014, 217 pages

Vera Michalski, présidente du groupe Libella (Buchet/Chastel, Phébus, Noir sur Blanc, les Cahiers dessinés, Libretto) et Brigitte Bouchard, éditrice de Notabilia, au sein des éditions Noir sur Blanc,

ont le plaisir de vous convier à une soirée hommage à Gaétan Soucy à l'occasion du lancement de



N'OUBLIE PAS, S'IL TE PLAÎT, QUÉ JE T'AI ME

un texte inédit de Gaétan Soucy,

avec la participation de Suzanne Côté-Martin, Pierre Jourde, Catherine Mavrikakis et Sylvain Trudel.

La soirée sera animée par Stanley Péan
Jeudi 15 mai 17h30
Librairie Gallimard
3700 boulevard Saint-Laurent, Montréal

LA LIBRAIRIE GALLIMARD DE MONTRÉAL

Merci de confirmer votre présence au 514 499 2012 ou à : librairie@gallimardmontreal.com

ESSAIS

Portrait du prêtre en rebelle

Dans une captivante autobiographie, un missionnaire québécois plaide pour la théologie de la libération



LOUIS CORNELIER

Claude Lacaille n'a sûrement pas fêté la canonisation de Jean-Paul II, le 27 avril dernier. Prêtre québécois né en 1939, Lacaille se présente comme « un fils de Vatican II » et comme un partisan de la théologie de la libération. À ses yeux, Jean-Paul II et son successeur, Benoît XVI, qui ont condamné à répétition la théologie de la libération, ne sont certes pas des modèles. « *Wojtyla et Ratzinger, écrit Lacaille, nous ont ainsi exposés, complètement nus, à la répression sauvage de nos tyrans et ont livré aux loups des brebis laissées sans pasteurs. L'histoire de l'Église retiendra de ces hommes qu'ils ont été un obstacle redoutable à l'évangélisation dans le continent.* »

Le continent dont il est question, ici, est l'Amérique latine, où Lacaille, bibliste et prêtre des Missions-Etrangères, a été missionnaire de 1970 à 1986, après être passé par Haïti de 1965 à 1969. C'est cette expérience qu'il raconte dans *En mission dans la tourmente des dictatures*, un captivant ouvrage autobiographique. Lacaille, un vrai militant au service d'une cause qui le dépasse, n'aimera pas que je le dise ainsi, mais je ne peux retenir mon enthousiasme : ce livre est, pour moi, celui d'un héros, celui d'un homme dont l'engagement pour la justice constitue l'honneur du catholicisme. Je l'ai lu pendant que le Vatican célébrait la sainteté de Jean-Paul II. Lacaille, lui, n'est peut-être pas un saint, mais, comme modèle, il me semble nettement plus inspirant.

« *Quand j'aide les pauvres, disait l'évêque brésilien Helder Camara pour illustrer l'esprit de la théologie de la libération, on dit que je suis un saint. Lorsque je demande pourquoi ils sont pauvres, on me traite de communiste.* » En 2007, dans une lettre ouverte notamment publiée dans *Le Devoir*, Lacaille, en réponse à Benoît XVI qui venait une fois de plus de condamner la théologie de la libération en l'accusant de pratiquer « un mélange erroné entre Église et politique », reprenait des termes semblables. « *Je n'ai pas eu besoin de lire Karl Marx pour découvrir l'option pour les pauvres, écrivait-il. La théologie de la libération, ce n'est pas une doctrine, une théorie ; c'est une manière de vivre*



MARTIN CENTENO

Missionnaire rebelle, Claude Lacaille a toujours vu la théologie de la libération comme une manière de vivre dans la proximité et la solidarité avec les personnes pauvres et exclues.

L'Évangile dans la proximité et la solidarité avec les personnes exclues, appauvries. »

L'élan de départ

À 15 ans, à Trois-Rivières, en plein régime duplessiste, Lacaille est « un enfant religieux et curieux ». À l'école, il rencontre des missionnaires venus parler de leurs aventures aux jeunes et il est « fasciné par leur audace ». Il lit déjà des livres qui présentent « un Jésus au service des pauvres, des masses indigentes abandonnées, des exclus, alors qu'au collège, on n'évoquait jamais cette dimension sociale du message chrétien ». Sa vocation est tracée.

Au séminaire, les cours de Bible mettant l'accent sur la morale traditionnelle et les exercices de piété l'ennuient. Il se fabrique donc un faux livre, orné d'une croix blanche, dans lequel il glisse une méthode Assimil d'espagnol. Lété, il continue d'apprendre cette langue, en écoutant les discours de Fidel Castro avec la radio familiale à ondes courtes. Le missionnaire rebelle est en formation.

En 1965, il atterrit enfin à Haïti. Fidèle à ses convictions, il s'efforce de parler le créole, non sans peine. Lors d'une messe, alors qu'il invite les participants à « lever bien haut

nos cœurs vers le ciel », il confond la prononciation du mot « cœur » avec celle du mot « queue ». C'est la rigolade, évidemment. Le reste, cependant, n'est pas drôle du tout.

Dans cette Haïti de Duvalier père, les pauvres crévent dans la déchéance, la faim tennaille les ventres et la répression s'abat sur les opposants à la dictature. Devant tant d'injustices, Lacaille est « paralysé par un grand sentiment d'impuissance » et songe presque à s'engager dans la lutte armée. La typhoïde le forcera à revenir au Québec, en 1969, avec une détermination renouvelée. « *J'ai plongé dans le message subversif de Jésus de Nazareth, écrit-il, et j'ai décidé alors que, jusqu'à mon dernier souffle, mon alliance serait scellée avec les opprimés, les exclus, les appauvris de ce monde.* »

Contre Pinochet

De 1970 à 1972, en Équateur, auprès des Quichuas, il prend pleinement conscience que « la pauvreté [n'est] pas un phénomène naturel, mais bien social » et que « notre théologie traditionnelle [propose] une aide charitable aux pauvres plutôt que de travailler à l'éradication de la pauvreté ».

Au Chili, de 1975 à 1986, Lacaille s'engage donc au « côté des populations marginalisées avec radicalité », en participant à des actions contre la torture, contre le traitement réservé aux détenus disparus et pour

« Notre théologie traditionnelle [propose] une aide charitable aux pauvres plutôt que de travailler à l'éradication de la pauvreté »

Extrait d'*En mission dans la tourmente des dictatures*

l'accès à des terrains et à des abris pour les pauvres. Le récit de toutes ces luttes menées contre la dictature néolibérale de Pinochet est épique.

Dans des communautés de base pratiquant une lecture libératrice de la Bible, lecture qui n'hésite pas à montrer « le lien entre la foi et l'engagement politique » et qui propose de dépasser l'approche charitable pour « s'attaquer aux causes systémiques qui engendrent la pauvreté et l'exploitation », Lacaille et ses collègues mènent le combat de l'option préférentielle pour les pauvres, en compagnie de militants marxistes. Cela leur vaut d'incessantes condamnations de la part d'une hiérarchie ecclésiastique « intrigante et poltronne ». Tant de courage et un tel sens de la solidarité, nourris par un christianisme de gauche véritablement fidèle à l'Évangile, impressionnent, émeuvent et suscitent l'admiration.

Aujourd'hui, revenu au Québec et toujours aussi engagé, autant dans la lutte contre le néolibéralisme que dans l'accompagnement des malades, le prêtre, comme d'autres partisans de la théologie de la libération, salue l'arrivée du pape François comme un vent de fraîcheur. On souhaite qu'il ait raison, mais on redoute tout de même un peu que la « théologie du peuple » mise en avant par le pape argentin (voir *Je m'appellerai François*, Pierre Lunel, First, 2014) ne soit qu'une version molle de la vivifiante théologie de la libération.

louisco@sympatico.ca

EN MISSION DANS LA TOURMENTE DES DICTATURES 1965-1986.

HAÏTI, ÉQUATEUR, CHILI
Claude Lacaille
Novalis
Montréal, 2014, 216 pages

BIOGRAPHIE

Pierre Herbart, ou le retour de l'écrivain prodigue

PAUL BENNETT

Seuls les férus d'histoire littéraire et les amateurs d'écrivains marginaux, mais exemplaires, connaissent le nom et l'œuvre de Pierre Herbart (1903-1974), à qui le biographe Jean-Luc Moreau vient pourtant de consacrer un volumineux et passionnant ouvrage.

D'abord protégé de Jean Cocteau puis d'André Gide, journaliste d'enquête en Indochine et en Afrique noire devenu anticolonialiste et fervent communiste avant de dénoncer la Russie stalinienne dans le sillage de Gide, séducteur, homosexuel sans complexe, opiomane et aventurier devenu un des chefs de la Résistance sous le nom de général Le Vigan, Pierre Herbart eut une vie palpitante, mais mourut dans la misère pour avoir repoussé les compromis et méprisé les possessions matérielles.

Écrivain admiré par Gide et Roger Martin du Gard pour son style sec, dépouillé, mais ciselé, et pour son inflexible lucidité, Herbart fut pourtant un auteur malchanceux, qui ne connut jamais la notoriété, malgré l'audace et les indéniables qualités littéraires de ses récits et romans (*L'âge d'or*, *La ligne de force*, *La licorne*), tous réédités ces dernières années (Gallimard). Serait-ce enfin le retour d'un écrivain souvent accusé d'avoir dilapidé ses talents?

Sa discrétion, son « intégrité critique » — selon Gide — et son refus de jouer le grand jeu littéraire peuvent expliquer en partie cette désaffection à l'égard de son œuvre, qui pourrait aussi être imputée à



SOURCE ÉDITIONS GRASSET

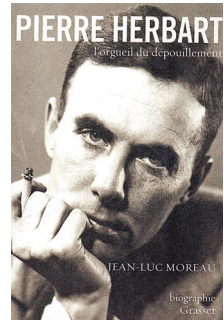
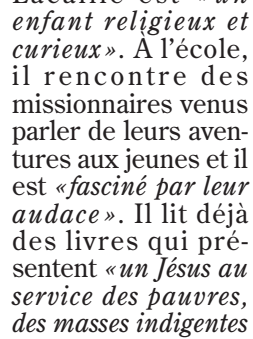
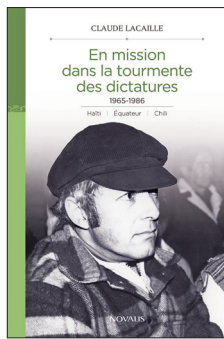
Malgré son audace et ses grandes qualités littéraires, Pierre Herbart ne connut jamais la notoriété.

son style elliptique, sans fioritures, qui peut désarçonner le lecteur non averti. Lui-même voyait l'écriture comme « une entreprise désespérée », en raison de l'écart entre ce que l'écrivain veut exprimer et ce qui en est perçu ou retenu par le lecteur.

La biographie de Jean-Luc Moreau parvient magnifiquement à transmettre la cohérence de cette vie et de cette œuvre, au-delà de ses échecs et de ses contradictions.

Collaborateur
Le Devoir

PIERRE HERBART
L'ORGUEIL DU DÉPOUILLEMENT
Jean-Luc Moreau
Grasset
Paris, 2014, 623 pages



BIZ

LEMEAC

Mort-Terrain

« De livre en livre, Biz nous surprend, nous emmène dans des univers différents. De livre en livre, le rappeur de 40 ans déploie son imaginaire, accroît son terrain de jeu. »

Danielle Laurin, *Le Devoir*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement économique et culturel
Québec

Quand Montréal s'écrit en anglais

À Metropolis bleu, Linda Leith a fait découvrir nos écrivains de l'autre langue

MICHEL LAPIERRE

En trouvant un accent à la création littéraire, Linda Leith a le talent de susciter des questions aussi complexes que fascinantes. Dans son essai *Écrire au temps du nationalisme*, elle confesse : « *Je suis née en Irlande du Nord, et j'ai vécu dans d'autres lieux et dans d'autres langues, de sorte que je parle avec un accent, même en anglais.* » À Montréal, la littérature de langue anglaise qu'elle pratique est une cause, mais surtout une sensibilité.

Arrivée ici avec sa famille en 1963, Linda Leith (née en 1949) vit le bouleversement qu'est pour la communauté anglophone l'accession du Parti québécois au pouvoir en 1976, l'adoption de la loi 101 l'année suivante, les référendums sur la souveraineté, en particulier celui de 1995. Elle est sous le choc de constater que, jadis capitale littéraire du Canada, Montréal a cédé ce privilège à Toronto qui regarde de haut les

« Je ne connais aucun écrivain anglophone de Montréal qui n'a pas, à un moment ou un autre, sincèrement souhaité appartenir à au moins l'une de nos deux littératures nationales. »

Extrait d'*Écrire au temps du nationalisme*

écrivains montréalais de langue anglaise, qui, selon elle, deviendront, ici même, « invisibles ».

Elle aborde ce qu'elle appelle « le nationalisme québécois » en se gardant d'évoquer un mouvement de libération nationale. Elle le met en parallèle avec « le nationalisme canadien-anglais », comme si les deux choses étaient de même nature. Malgré tout, l'essayiste a la finesse de suggérer la présence persistante, au nord des États-Unis, de deux provincialismes littéraires qui coexis-

tent en s'ignorant mutuellement : le canadien-anglais et le québécois.

Malicieusement, presque sans applaudir, elle se plaît à citer le poète montréalais David Solway (né en 1941), qui fait honneur à Montréal et au Québec tout entier en rabaisant la reine littéraire de Toronto, Margaret Atwood. Pour lui, cette « *déesse de la platitude* » résume « *tout ce qu'il y a de plus déprimant et paroissial et conventionnel dans la vie et les lettres au Canada.* »

Frondeur et rafraîchissant, l'esprit de Solway devait animer le festival Metropolis bleu que Linda Leith a lancé en 1999 — et dont la 16^e édition se déroulait la semaine dernière — et dirigé jusqu'en 2010 en associant, pour les rendre visibles, les écrivains montréalais de langue anglaise aux autres écrivains québécois. La littérature doit redevenir une folie. Au lieu d'avoir encore les yeux tournés vers Paris, Londres, New York ou Toronto, nos écrivains pourraient alors s'affranchir des provincialismes et découvrir que Montréal est le centre du monde.

Collaborateur
Le Devoir

ÉCRIRE AU TEMPS DU NATIONALISME

Linda Leith
Traduit de l'anglais (canadien)
par Alain Roy
Leméac
Montréal, 2014, 232 pages